

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

27^e ANNÉE

N° 12

15 JUIN 1884.

DICTÉES REÇUES DANS UN GROUPE BISONTIN.

Les personnes qui nous accusent de vouloir fonder une petite église, et des signes de reconnaissance entre les spirites, feront bien de lire : *Études spirites — Dictées reçues dans un groupe Bisontin* (1), volume édité en vue de la propagande spirite, par des modérés et des sages.

Nous sommes, dans le fond, d'accord avec les frères du groupe Bisontin, dont l'un est membre de la *Société scientifique du spiritisme* ; les dictées reçues, dont nous donnons quelques-unes in extenso, sont l'émanation d'Esprit sensés, qui se rattachent à l'école d'Allan Kardec, à laquelle ils sont liés par l'art de raisonner avec méthode. N'oublions pas que de vrais dialecticiens de l'espace, dictèrent le *Livre des Esprits*, mis en ordre par le fondateur de la doctrine.

Nos lecteurs devront se tenir en garde contre toute insinuation qui tendrait à faire croire à ce but de notre part : La création d'une religion ou de dogmes et de signes extérieurs de ce dogme. Les communications reçues au groupe Bisontin, expriment dans leur teneur, la pensée des guides des membres d'une société, et certes, il est permis de croire autrement, chacun ayant son libre arbitre.

La *tolérance* la plus large découlant de l'enseignement des esprits, il ne peut nous venir à l'idée de condamner le spirite qui cherche la vérité selon ses tendances personnelles. Notre philosophie si belle, dont nous avons tous éprouvé les bienfaits, peut relier intimement tous ses adeptes, même en leur donnant le droit d'être des investigateurs libres. Les intolérants sont des spirites de fantaisie, qui manquent de logique.

(1) 1 fr. 15 port payé, grand in-8° de 96 pages.

29 septembre 1882.

J'ai terminé ma dernière dictée en vous disant que je voyais, dans l'institution d'une religion spirite, non pas une cause d'union plus grande entre nos frères et, par conséquent, de force, mais une cause de divisions intestines et, par suite, de faiblesse.

Examinons maintenant s'il en sera autrement dans le cas où nous laisserons le Spiritisme ce qu'il a été jusqu'ici, c'est-à-dire une science nouvelle ayant pour objet d'étudier, en leur appliquant la méthode expérimentale, des faits et phénomènes vieux comme le monde, mais qui n'ont commencé à attirer l'attention des hommes que depuis une trentaine d'années, parce qu'alors seulement un nombre suffisant d'entre eux ont eu le degré d'avancement nécessaire pour s'en occuper avec fruit.

On me dira : Mais trouvez-vous donc qu'un accord si parfait règne entre les savants qui s'occupent des mêmes études ? Ne voyez-vous pas surgir à chaque pas des rivalités acharnées ? Les querelles de tels ou tels savants ne troublent-elles pas bien souvent les séances des académies, notamment de l'académie de médecine ?

Cela est vrai. Mais d'abord je ne veux pas non plus d'académie spirite, qui ressemble trop à une Eglise. Quant aux rivalités et aux querelles des savants, qui prétendent faire triompher chacun le système qui est le fruit de ses études, elles ne sont un mal qu'à cause de l'âpreté qu'ils y mettent et des formes blessantes et peu charitables avec lesquelles ils se jettent réciproquement la pierre. Cela mis de côté, je ne vois que des avantages pour l'étude de toute science, et notamment du Spiritisme, à la coexistence d'écoles diverses, dirigeant leurs études chacune dans le sens qui convient le mieux à ses aptitudes, et s'efforçant d'élucider de son mieux une face de l'objet des études communes.

Je ne vois que des avantages à cette manière de procéder, à la seule condition que chacune de ces écoles, tout en suivant la direction que lui imprimera son chef, ne cherchera pas à imposer ses idées et sa manière de voir par un coup de majorité, c'est-à-dire par la force, mais s'efforcera seulement, par les moyens de publicité et de propagande dont chacun dispose, de démontrer qu'elle a raison, et d'attirer à elle par ses arguments plus de disciples que les écoles rivales. Une pareille lutte est féconde, parce qu'elle surexcite l'ardeur au travail de tous et que c'est par le travail acharné que l'on arrive au progrès et à la vérité.

Quels seraient les inconvénients de cette manière de procéder ? Je ne les vois pas, quant à moi. Je ne vois que des avantages. Et de même qu'au milieu de toutes leurs mesquines querelles d'écoles, suscitées par l'orgueil et la jalousie, et aussi par l'ambition, les savants sont toujours reliés entre eux par la science qui plane au-dessus d'eux, à laquelle ils sont tous individuellement dévoués et qui est l'objet de leur culte, de même le Spiritisme ne cessera pas de relier entre eux les spirites, malgré que tous ne seront pas d'accord sur les causes prochaines des faits et phénomènes spirites, et différencieront en certains points au sujet des conséquences qu'il convient d'en tirer. Le Spiritisme ne cessera pas pour cela d'être l'objet de leur respect et de leur amour, parce qu'ils auront pris ses vérités et éprouvé ses bienfaits.

Mais, dit-on, vous retranchez du Spiritisme précisément ce qui pourrait lui attirer des prosélytes et les retenir dans son sein. Si, par un culte qui parle un peu au sens, vous ne donnez pas satisfaction à ces néophytes sortant des religions anciennes, ils regretteront bientôt les cérémonies qui étaient pour eux une récréation agréable, et, en présence du sérieux de vos réunions, de l'aridité, de la sévérité de vos assemblées, où l'on ne traite que des questions philosophiques, ils auront la nostalgie de leurs anciennes croyances, et retourneront, comme beaucoup sont déjà retournés, dans le giron de leurs anciennes Eglises.

C'est bien possible. Mais croyez-vous sérieusement que le Spiritisme ait bien lieu de s'attrister de ces défections ? Celui qui ne va à la messe que pour la musique est un assez médiocre catholique. Il ne serait pas un meilleur spirite.

D'ailleurs, le Spiritisme n'a pas la prétention d'imposer à chacun une règle de conduite. Il se borne à lui faire connaître ce qu'il est, d'où il vient, où il va, et quelles sont les lois qui président à son développement. Le reste le regarde. C'est à lui de tirer les conséquences suivant son degré d'avancement.

S'il n'est pas capable de le faire, s'il a besoin d'être guidé à chaque pas, qu'il reste dans le catholicisme. Là, il trouvera des gens qui ne demanderont pas mieux que de gouverner sa conscience, et qui, en échange de son libre arbitre, lui procureront des distractions honnêtes pour les yeux et les oreilles ; belles processions, messes en musique, superbes catafalques pour les enterrements.

Mais, si les connaissances nouvelles que le Spiritisme apporte à l'humanité parlent à son âme ; s'il comprend les conséquences

de son immortalité, de la pluralité des existences corporelles, de la loi du progrès, que lui faut-il de plus pour l'instruire, lui faire connaître ses droits et ses devoirs, et l'empêcher de faire fausse route, que la fréquentation, une fois chaque semaine, d'un groupe spirite travaillant sérieusement ? Il y trouvera les instructions des Esprits, et les développements que leur donneront des spirites avancés, auxquels il pourra au besoin demander quelques conseils.

Cette simple organisation des groupes spirites, qui n'est que l'imitation de ce qui se passe dans l'erraticité, où nous nous rattachons tous à un groupe, suffit à tous les besoins moraux des incarnés sérieux et de bonne volonté. Cela ne les empêche pas, s'ils aiment la musique, s'ils aiment les belles cérémonies, de s'affilier à des sociétés fondées pour donner des concerts, des bals, des banquets et autres divertissements. Tout le monde n'est pas né avec un caractère austère, et les plaisirs auxquels on se livre honnêtement, sans nuire au prochain, n'ont rien de blâmable. Mais, en vérité, je ne puis considérer que comme des incarnés d'un faible degré d'avancement ceux qu'on est obligé d'attirer par l'attrait des distractions, pour leur faire entendre, en quelque sorte par surprise, quelques vérités dont ils ne tireront pas beaucoup de profit.

6 octobre 1882.

Je vais maintenant examiner comment il est possible que les spirites trouvent dans les principales circonstances de la vie, notamment la naissance, le mariage et la mort, les secours spirituels dont ils peuvent avoir besoin, pour les sanctifier en quelque sorte. Cela me paraît tout indiqué pour tout spirite sincère et convaincu, éclairé aussi, qui voudra prendre la peine de réfléchir quelques instants.

Commençons par le mariage, qui est certes une des grandes étapes de la vie. Il me semble d'abord que parmi les spirites les choses devraient se passer désormais un peu différemment qu'elles ne se passent aujourd'hui. Les questions de convenance, de position et les questions d'argent devraient être reléguées au second plan, et les questions de convenance personnelle être mises en première ligne. Il faudra surtout qu'une sincère affection réciproque soit le principal mobile des futurs époux.

Quand un jeune homme et une jeune fille se trouveront dans ces conditions et qu'ils auront obtenu de leurs parents un consente-

ment qui, en pareil cas, ne devra jamais être refusé, que restera-t-il à faire ? L'union se trouvera déjà contractée par l'accord des deux volontés librement exprimées. Il ne restera plus qu'à la mettre en état de produire ses effets civils, en se conformant aux prescriptions de la loi du pays que l'on habite. Si les familles appartiennent à la France, elles auront à faire les publications légales, puis elles se présenteront devant l'officier de l'état civil, avec le jeune couple, pour qu'il constate régulièrement la nouvelle union.

Jusque-là, rien n'a été fait que ce que la loi impose à tous ceux qui veulent contracter des unions régulières. L'usage veut, en outre, qu'un mariage religieux soit célébré conformément aux rites de la religion à laquelle appartiennent les époux. Cette cérémonie s'accomplit avec un certain apparat, du moins si les époux ou leur famille ont le moyen de payer les frais de la cérémonie.

Que feront les spirites en pareil cas ? Est-il bon qu'ils aient aussi leur temple et qu'une cérémonie plus ou moins brillante vienne consacrer leur union ? Je ne le pense pas, et je crois que la plupart des spirites sérieux seront de mon avis. C'est une chose grave à coup sûr que le mariage. C'est la plus grave de toute la vie, qu'on ne l'oublie pas. Deux esprits incarnés s'unissent pour s'aider par des secours mutuels à porter le poids de la vie, comme l'a dit si bien un de nos légistes, pour être l'un à l'autre un mutuel soutien et une mutuelle consolation dans les mauvais jours par leur amour réciproque. De plus, le but principal du mariage est la création d'une famille nouvelle. Il y aura bientôt des enfants à élever, c'est-à-dire des Esprits à préparer aux épreuves qu'ils auront à supporter. Ces jeunes époux vont donc avoir bientôt charge d'âmes, et une lourde responsabilité pèsera sur eux. J'avais donc raison de dire que rien n'était plus grave, plus sérieux dans la vie que le mariage.

Dès lors, est-il bien logique de le célébrer dans la joie débordante et dans la bombance ? A quoi bon un bal final propre à faire oublier toute réflexion sérieuse ? Tout cela est illogique, du moment que l'on conçoit la vie telle qu'elle est. Il n'est pas bon de dire à un jeune couple, ou de paraître lui dire par l'esprit qui préside à toutes les phases des cérémonies du mariage : Vous êtes jeunes, vous voilà libres, ne songez qu'au plaisir. Les peines viendront bien assez tôt sous forme d'enfants à élever. En attendant, jouissez du temps présent sans penser à demain.

Ce n'est pas ainsi que des spirites dignes de ce nom doivent pro-

céder. Un peu d'austérité ne messied pas dans une circonstance aussi solennelle, et au moment où deux jeunes incarnés contractent des obligations redoutables, il est bon, il est utile que le premier jour de leur union soit consacré de telle sorte que son souvenir suffise pour leur rappeler les devoirs qu'ils ont volontairement acceptés, par une décision de leur libre arbitre.

Pour cela, les deux familles se réuniront au sortir de la mairie. Si elles font partie de groupes spirites, les chefs de groupe, et un ou deux médiums, seront invités à la réunion. Là, les chefs de groupe et les parents des conjoints trouveront dans leur cœur de bonnes paroles à leur adresser pour leur faire connaître leurs devoirs. Ensuite les Esprits, notamment les guides des deux jeunes gens, dicteront des instructions qui seront conservées précieusement par eux, parce qu'il n'est pas douteux qu'elles ne renferment ce qui peut leur être dit de meilleur, étant donnés leur caractère et la nature de leur épreuve. Ensuite, un repas modeste réunira les deux familles et les assistants de la réunion, et ce sera tout.

Les personnes qui ne sont pas encore familiarisées avec les changements que la connaissance de la véritable nature et de la véritable destinée de l'homme doit apporter dans les mœurs et les habitudes, trouveront que je rends bien sévère la manière de procéder à un mariage entre spirites. Sans doute. Je le fais à dessein. La gravité de l'acte exige qu'il en soit ainsi. La fondation d'une famille est un acte beaucoup plus sérieux que celle d'une société commerciale, et ce n'est pas avec légèreté qu'il convient d'aborder la partie la plus ardue de son épreuve, quand chacun est d'accord pour apporter tous ses soins et toutes ses réflexions à n'importe quel acte concernant ses intérêts matériels.

Ce sont les cérémonies des funérailles dans lesquelles la joie aura lieu de se manifester, lorsqu'on aura conduit à sa dernière demeure, après une épreuve bien remplie, un parent ou un ami. Là, on peut se réjouir à la pensée qu'un Esprit vient de terminer une épreuve, toujours plus ou moins pénible, et de rentrer dans sa vraie patrie, avec quelques progrès nouveaux péniblement acquis. Mais les jeunes époux ont une lourde épreuve devant eux, et, au moment où ils vont l'aborder, il convient qu'ils se recueillent et qu'ils en comprennent toute l'importance.

Voilà ce que j'ai à dire des cérémonies du mariage, que je réduis à une extrême simplicité, ou plutôt que je supprime, car dans ce que je conseille il n'y a ni rites ni cérémonies.

Sans doute cette austérité déplaira à plusieurs. On dira qu'il faut l'adoucir. On voudra revenir, sous un prétexte quelconque, aux cérémonies catholiques, en supprimant seulement le nom, comme les catholiques ont perpétué plus d'une cérémonie païenne. Mais je n'accepte pas de compromis. Je soutiens qu'il faut rompre avec des habitudes capables de fausser le jugement en faisant envisager la vie sous un aspect qui n'est pas le véritable. Et si l'on est spirite, je suis d'avis qu'il ne faut pas l'être à moitié.

La prochaine fois, j'examinerai ce qu'il convient de faire à la naissance des enfants et aux cérémonies des funérailles.

20 octobre 1882.

Nous avons laissé nos jeunes époux sous l'impression des instructions salutaires que leurs amis incarnés et désincarnés se sont efforcés de leur donner au moment où ils ont contracté leur union. Il faut espérer, s'ils sont spirites sincères, qu'ils les auront comprises et qu'ils en auront fait leur profit. Bien préparés d'ailleurs par leurs études antérieures, ils sauront que la vie doit se composer surtout de devoirs remplis et de progrès réalisés, car je suppose, j'admets qu'ils seront des spirites dignes de ce nom. Ils n'auront d'abord à remplir que la partie la plus facile de leur tâche. Mais bientôt un enfant surviendra, et c'est à ce moment que commencera à se dérouler la partie la plus ardue.

Vous savez qu'au moment de la naissance le clergé catholique s'empresse d'étendre la main sur le nouveau-né, et de le faire sien par la cérémonie du baptême, dans laquelle un parrain et une marraine viennent s'engager pour lui et promettre de le maintenir dans la bonne voie, c'est-à-dire dans la religion catholique. Est-il bon qu'une cérémonie analogue soit célébrée à la naissance d'un enfant né de parents spirites ? Evidemment non, car alors que deviendraient la liberté de conscience et le libre arbitre ? Il n'appartient pas à des adeptes du progrès d'en tenir si peu de compte. L'enfant, quand il en sera devenu capable, choisira lui-même sa croyance. En attendant ce moment, personne n'a le droit de décider pour lui de ce qu'il doit croire, ni de l'enrégimenter dans une congrégation quelconque.

N'y a-t-il donc rien à faire au moment où cet Esprit vient aborder une nouvelle épreuve, et où les parents qu'il a choisis pour guider ses premiers pas vont avoir à remplir vis-à-vis de lui les devoirs qui leur sont tracés par la loi divine ? Si, il y a quelque chose à faire, et les jeunes époux que j'ai pris pour types, et que

j'ai supposés animés d'une foi spirite sincère, n'auront pas besoin qu'on le leur dise. Tout naturellement, ils rendront grâce à Dieu et à leurs guides pour l'heureuse naissance de cet enfant, leur premier né, et, s'ils sont médiums, ils demanderont au guide du nouveau venu les instructions qu'il peut avoir le désir de leur donner. S'ils ne sont pas médiums, ils s'adresseront à un médium ami, et, chaque année, ils chercheront de l'aide pour l'accomplissement de leurs devoirs dans les instructions que leurs guides et ceux de leurs enfants pourront leur donner, dans les limites permises par les épreuves de chacun. Je ne vois pas d'utilité à ce que la naissance d'un enfant soit le signal de cérémonies quelconques. Les plus proches parents pourront en faire l'occasion d'une réunion de famille, s'ils le veulent, et s'ils en ont le temps et les moyens. Mais je vous ai dit pourquoi, suivant moi, il ne convient pas de rien faire dans le but de fêter l'arrivée d'un nouveau membre dans la famille spirite, parce que cela dépendra plus tard de la volonté du nouveau venu, et qu'il serait coupable de la préjuger. Ce serait un véritable attentat à la liberté de conscience.

Conviendra-t-il du moins, plus tard, lorsque l'enfant sera devenu adulte, lorsqu'il aura choisi ses croyances et qu'il aura adopté le Spiritisme, de consacrer ce fait par une cérémonie, qui pourrait réunir chaque année tous les enfants de la même localité se trouvant dans les mêmes conditions, et qui représenterait alors à peu près ce que sont pour les catholiques la première communion et la confirmation ? Ce n'est pas non plus mon avis. Je ne vois pas l'utilité de toutes ces cérémonies, qui ne sont bonnes qu'à détourner les esprits du fond, seul sérieux, au profit de la forme, comme il arrive souvent dans les premières communions, où la blancheur de la robe de leur fille et l'heureuse disposition des plis du voile sont la principale préoccupation de bien des mères. Non. Je veux que le jeune homme ou la jeune fille qui, après des études sérieuses, adoptera la foi spirite, se présente sans apparat, lorsqu'il en aura l'âge, dans le groupe fréquenté par ses parents ; et ce sont les Esprits, par les médiums présents, qui lui souhaiteront la bienvenue.

Quelques personnes, assurément, ne seront pas satisfaites, et trouveront qu'avec ces prescriptions austères je vais reculer de cent ans la diffusion du Spiritisme. Ces personnes, et elles sont nombreuses, pensent que ce qui domine en ce temps, c'est l'indifférence religieuse. Elles pensent donc, de la meilleure foi du

monde, que si l'autorité s'en mêlait, et si l'on donnait aux enfants une éducation spirite au lieu d'une éducation catholique, ils seraient spirites tout aussi facilement qu'ils sont catholiques, et le tour serait fait.

Sans doute cela serait possible, à la condition de supposer un temps où les parents seraient devenus eux-mêmes plus indifférents qu'ils ne le sont aujourd'hui, malgré l'apparence, et où l'ancien clergé aurait disparu comme par un coup de baguette et ne soufflerait pas l'esprit d'opposition. Mais, même en supposant de telles circonstances, qui ne seraient possibles qu'au lendemain de grandes révolutions, je dis que les spirites ne devraient pas profiter de telles facilités. Il faut que leur doctrine, qui renferme la plus grande part de vérité qui soit à la portée des incarnés de ce temps, entre dans les cœurs par la bonne porte, c'est-à-dire par le raisonnement et par l'étude de faits capables de porter avec eux la conviction. Il y faudra plus de temps peut-être ; mais du moins les progrès de la doctrine de l'avenir seront constants et n'éprouveront pas de reculs. Ils se feront à mesure que les esprits seront prêts à recevoir la vérité. En un mot, ils seront conformes à la logique et à la sincérité.

La prochaine fois, nous nous occuperons des funérailles.

27 octobre 1882.

Je vais traiter, aujourd'hui, la question des funérailles spirites. Ici, les raisons pour lesquelles j'ai proscrit les cérémonies et les réjouissances lors des mariages et de la naissance des enfants n'existent plus au même degré. Lorsqu'un spirite quitte son enveloppe corporelle, après avoir rempli son épreuve, il est loisible à ses amis de consacrer ce jour par une cérémonie destinée à honorer sa mémoire et à rappeler à tous les assistants les grands principes sur lesquels reposent l'incarnation des Esprits et les épreuves terrestres. Il n'y a rien là qui puisse, dans une mesure quelconque, porter atteinte au libre arbitre de personne. En outre, il n'y a non plus, dans cette circonstance, rien qui exige, chez ceux qui prennent part à la cérémonie, un recueillement, un sentiment profond de la gravité de l'acte, comme chez ceux qui contractent mariage et fondent une nouvelle famille. Bien loin de là, si l'on veut réfléchir posément, pénétrer au fond des choses et se dépouiller des préjugés que les anciennes idées sur la mort et les dogmes et pratiques des religions officielles ont fini, avec le temps, par infiltrer

dans toutes les fibres des hommes, on reconnaît qu'il ne devrait y avoir rien de triste dans l'idée de la désincarnation.

Du moment que l'on sait ce que c'est qu'une épreuve terrestre, on comprend que sa terminaison est toujours un événement heureux pour l'incarné. Je dis toujours. Il n'y a pas d'exception. Ses amis seraient à coup sûr mal venus de s'affliger d'un événement heureux pour lui. Restent ses enfants, son conjoint, ses parents. Pour ceux-là, évidemment il doit en être de même, et ils auront d'autant moins de peine à s'identifier avec ces idées, qu'ils sauront que la séparation n'est qu'apparente et que les relations ne seront pas interrompues par la désincarnation. Ils recevront de l'Esprit les mêmes conseils et les mêmes marques de sympathie.

Il y a pourtant des circonstances où la désincarnation d'un père de famille, ou d'un enfant dans toute la force de l'âge, vient causer à ceux qu'il laisse après lui un tort matériel parfois très considérable. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce qui rend subitement très pénible, à un moment donné, une épreuve plus douce jusqu'alors, ce n'est pas le fait de la désincarnation de tel ou tel. Ce fait n'est pas la cause, il n'est que l'occasion. La cause remonte plus loin, et ces épreuves ne deviennent pénibles que parce que ceux sur qui le malheur vient ainsi fondre l'avaient mérité par les agissements d'une précédente existence. On ne devrait donc pas dire : voilà une mort qui plonge toute une famille dans la misère. On devrait dire : voilà de pauvres frères sur qui pèse un passé bien lourd ; ils se sont préparé de grands malheurs. Tâchons de les encourager, de les consoler, de les aider et de leur faire comprendre qu'ils doivent accepter sans défaillance des infortunes qui seront la liquidation de ce passé. Mais personne ne pourra penser que, si le défunt avait continué à vivre, tous ces malheurs auraient été évités. S'ils n'étaient pas venus de cette façon, ils seraient venus d'une autre, voilà tout. Il n'y a rien, dans tous les événements de ce monde qui soit livré au hasard, et rien n'arrive à personne sans des causes sérieuses qui lui sont toutes personnelles.

J'espère que je me suis bien fait comprendre. Vous voyez donc qu'il n'y a aucune circonstance dans laquelle on doive considérer la mort autrement que comme une chose heureuse pour celui qui la subit, et comme un moyen d'épreuve nécessaire pour les survivants. Ces derniers ne peuvent jamais raisonnablement comparer la situation qui leur est faite par un événement avec celle qu'ils auraient eue s'il ne s'était pas accompli, puisque tous les événe-

ments sont toujours la conséquence nécessaire des épreuves de chacun.

Après avoir établi ces premiers principes, il nous sera facile de dire ce que devra être un enterrement spirite. Les parents, les amis se réuniront au domicile mortuaire. La dépouille corporelle de l'ami désincarné sera conduite au cimetière, accompagnée de tous ceux qui l'ont aimé. Là, au bord de la fosse, on rappellera en quelques paroles quelle a été la vie de celui qui vient de retourner dans l'erraticité. On rappellera les croyances spirites au sujet de la destinée de l'homme. Puis on dira une prière appropriée à la circonstance.

Je ne suis pas d'avis de faire intervenir des chants à ce moment. Mais il ne me déplairait pas qu'en accompagnant le cercueil de la maison mortuaire au cimetière, les assistants chantassent en chœur. On pourrait composer des chants appropriés à la circonstance, sérieux et instructifs, et qui donneraient à la dernière conduite son véritable caractère, toujours sérieux, mais exempt de tristesse.

Au retour du cimetière, les parents et les amis les plus intimes feraient très bien de se réunir pour prier entre eux pour le prompt dégagement du nouvel habitant de l'erraticité et aussi pour l'évoquer, si cela était déjà possible, comme ce sera le cas pour beaucoup de spirites avancés.

Dans ce qui précède, j'ai *indiqué* comment il convenait que les spirites envisageassent le mariage, la naissance des enfants et la désincarnation. Je me suis efforcé de leur tracer pour ces circonstances des règles de conduite simples et rationnelles. Mais pour tout cela, j'ai *supposé* que le Spiritisme avait fait de *nouveaux progrès* et qu'il avait, en quelque sorte, conquis sa place au soleil, c'est-à-dire que, sans être le maître, il pouvait *traiter d'égal à égal* avec les anciennes croyances. Malheureusement, nous n'en sommes pas là. Nous sommes toujours dans une période de transition qui menace de se prolonger encore. Il ne sera pas inutile que je dise maintenant quelle conduite je conseille aux spirites de tenir au milieu de la société actuelle, en attendant des temps meilleurs et plus justes à leur égard. Ce sera l'objet de ma prochaine dictée.

BUT ET OBJET DE LA RELIGION

Par W. CHISTOLME ROBSON.

Auteur du *Royaume de la pensée* (suite) voir n° 10, *Rev. sp.* du 15 mai 1884.

La prière, le repentir, les bonnes œuvres, voilà la religion ; tel est le résultat de ses premières influences. Mais la meilleure prière, c'est une vie toujours active dans le bien, une vie dont chaque pensée et chaque action sont consacrées à une fin bienfaisante, dans laquelle chaque instant est employé soit pour le bien personnel, soit pour le bien des autres. La prière aide à produire le bien ; elle amène l'esprit à des pensées plus élevées, lui permet de subir l'influence du monde des anges, de s'ouvrir aux aspirations célestes.

La religion n'est pas un habit du Dimanche qu'on serre tous les autres jours de la semaine. Elle ne consiste pas seulement dans la croyance en Dieu et dans une vie future ; pas seulement dans la prière et la contemplation. C'est une vie continue dans le bien. J'ai parlé du Dimanche ; ce n'est pas que je veuille le supprimer et le remplacer par un jour de travail ; point du tout ! Le repos et le changement font partie de la religion, de même qu'ils sont indispensables à notre bien-être. On met trop d'empressement, trop d'ardeur aux affaires ; l'argent est trop le but et l'objet de l'existence ; un jour de repos où l'âme puisse contempler l'infini à travers la grandeur et la beauté de ce magnifique univers dont notre système n'est qu'une infime partie, invite et dispose à la religion. Laissez chacun travailler dans sa voie : il y en a dont les aspirations prennent mieux leur essor quand la musique les entoure d'harmonie en versant la paix et le contentement dans leur âme. D'autres préfèrent une retraite tranquille, la solitude au sommet d'une colline, le murmure d'un ruisseau, les prés en fleurs : ils communient plus facilement ainsi avec Dieu, leur Créateur, loin de la cohue et du bruit. Les millions de travailleurs obligés, pour gagner leur subsistance, de vivre dans une atmosphère fétide durant la semaine, remplissent mieux leurs devoirs religieux en allant respirer la santé et la vie au bord de la mer, en écoutant la musique sans fin des vagues qui ne cessent de s'agiter.

Ceux-là vont contempler les étoiles qui brillent par myriades, les fleurs resplendissantes ; écouter l'alouette dans son vol léger ; étudier les roches qui ont mis des siècles à former, à défaire, à re-

faire et à raconter l'histoire de la vie passée de notre planète. D'autres aiment mieux parcourir les musées, les galeries de peinture, adorant leur Créateur dans ses œuvres ou dans les œuvres de l'homme, sacréature la plus élevée. Tout cela ajoute au bonheur de l'homme et élève son âme vers Dieu, pourvu qu'il soit guidé par des intentions droites. Tout ce que nous faisons peut avoir un motif bon ou mauvais. Nous pouvons en réalité faire du bien aux autres, mais si le mobile qui nous a poussés n'est point pur, tout en ayant fait du bien à nos compagnons, nous nous sommes fait tort à nous-mêmes. Nous pouvons aussi agir mal avec bonne intention, et si l'on peut approuver le motif, on ne peut louer l'acte en lui-même.

Nous allons voir à présent comment le passé parle de la religion et s'il y a concordance avec ce que nous avons déjà dit. Saint Jacques donne de la religion la belle définition qui suit : « La religion vraie et pure devant Dieu consiste à visiter les orphelins et les veuves dans l'affliction, et à se tenir soi-même à l'abri de la corruption du monde. » C'est là vraiment une bonne définition, indiquant que la religion consiste dans l'amour et la pureté ; mais, ce qu'elle indique réellement, c'est que l'amour doit se manifester par des actes de sympathie et de bonté. Il serait complètement sans utilité de visiter simplement les veuves et les orphelins sans leur témoigner d'intérêt ou leur apporter de soulagement. Lorsque Jésus dit : « Aimez votre prochain comme vous-même et faites à tous les hommes ce que vous voudriez qu'ils fassent pour vous », il montre quel est l'amour recommandé. Il loue aussi le Samaritain pour avoir été secourable à celui qui était tombé dans les mains des voleurs. La louange est pour l'action, car le Samaritain n'était pas un croyant. De même, il appelle dans son royaume ceux qui ont nourri les affamés, habillé les gens sans vêtement, etc., et il le ferme à ceux qui n'ont pas été bons pour les pauvres. L'Ancien Testament dit la même chose. Je ne vous accablerai pas de citations que vous pouvez trouver facilement ; je me bornerai à ceci : « Il t'a montré, ô homme, ce qui est bon, ce que le Seigneur réclame de toi : tout simplement agir suivant la justice, aimer la charité, être humble devant ton Dieu. » Ce sont les magnifiques préceptes de ce genre, acceptés comme la vérité par l'âme humaine, qui ont fait regarder la Bible comme « la parole de Dieu » ou la « Sagesse de Dieu », suivant l'expression de Salomon. C'est ainsi que Dieu parle à l'homme, grâce à la faculté qu'a

l'homme de lire la parole de Dieu dans la nature (dont il est, lui homme, une partie intelligente), et dans les replis de son âme éclairée par l'humanité passée ou ce que la Bible appelle « l'esprit saint ». L'esprit saint, au temps actuel, est l'esprit qui se manifeste par l'intermédiaire de l'homme, ou comme nous disons maintenant, c'est le guide ou le contrôle du médium. L'esprit de Jeanne d'Arc, on le sait, était saint Michel.

Ces révélations de la nature et du monde invisible ont été recueillies ; c'est ainsi que se sont formés les livres sacrés et les bibles de chaque peuple. Si maintenant nous pouvons faire voir qu'il n'y a pas une seule idée, pas un seul des préceptes donnés par les plus inspirés des maîtres bibliques qui n'aient été publiés antérieurement par ceux qui ont été considérés comme les initiateurs des nations païennes, nous devons reconnaître la même inspiration, la même divinité aux uns comme aux autres. Si la Bible Chrétienne est regardée comme la parole de Dieu, nous réclamerons le même titre pour les Bibles des autres nations.

Le protestantisme, tout en acceptant l'infailibilité de la Bible, laisse à chacun le droit de l'interpréter, tandis que le catholicisme réserve ce droit à l'Eglise ; c'est peut-être plus sage, mais pas aussi instructif. C'est l'affirmation de cette infailibilité de la Bible qui a causé tant de discussions et de querelles entre les penseurs n'arrivant pas à la même interprétation. Quelques passages sont si abominables et si odieux que si on les mettait en pratique aujourd'hui les nations civilisées pousseraient des cris d'horreur et d'indignation. Il est assez facile de mettre en évidence les erreurs que contiennent les bibles des autres nations ; mais les gens d'église, enferment si bien la raison de leurs auditeurs, dans une certaine ligne d'enseignements répétés sans cesse, que souvent nous ne pouvons voir les choses mauvaises enseignées par notre Bible à nous. Cela ne rend pas ses sublimes vérités moins belles, car il y a une beauté, une simplicité, une ferveur poétique telles dans la plupart des pages de la Bible qu'elles entraînent l'âme et font que les lecteurs soupirent après les passages élevés et sublimes. Un avantage qu'elle possède sur les livres sacrés des autres nations, c'est qu'elle est écrite sous la forme narrative ; elle intéresse ainsi beaucoup plus. La plupart des bibles de l'Orient sont de simples recueils de belles et sublimes vérités exprimées dans un style bref et concis, partant moins agréables à lire. Les compilateurs du Nouveau Testament sont pour beaucoup dans sa valeur intrinsèque, en raison

du choix apporté dans ce qui a été conservé. On a rejeté bien des récits, la lecture des apocryphes du Nouveau Testament le fait voir facilement.

Les Evangiles ont été écrits 100 ou 150 ans après l'époque où vivait le grand fondateur du Christianisme : nous pouvons juger, par là, combien un bon choix des faits apportés, a donné à ce livre une valeur inestimable.

Voyons maintenant ce qu'enseignaient les maîtres qui ont précédé Jésus.

Confucius (500 ans avant J. C.) disait : « N'est-il pas complètement vertueux l'homme qui n'éprouve aucune contrariété de ce qu'on ne fait point cas de lui ? Celui qui gouverne par des moyens vertueux peut être comparé à l'Etoile du pôle Nord qui conserve sa place tandis que toutes les autres étoiles tournent autour d'elle. — N'ayez pas de pensées mauvaises. — Si le peuple est conduit par les lois et les règlements, ne soyez pas à les lui apprendre par des punitions : le peuple s'efforcera d'éviter les châtiements, mais il n'aura aucun sentiment de la honte. — Protégez les bons, écarterez les méchants ; le peuple sera soumis. Favorisez les méchants et dédaignez les bons, le peuple cessera d'être obéissant. — Soyons fidèles aux principes de notre nature et faisons-en une application bienveillante aux autres. »

Chilo (570 av. J. C.) « Une perte honorable est préférable à un gain honteux. »

Pittacus (650 av. J. C.) : « Quoi que vous fassiez, faites-le bien. — Ne faites pas à votre voisin ce que vous trouveriez mal de sa part. »

Bias (570 av. J. C.) : « Les grands cœurs seuls peuvent supporter noblement un revers soudain de fortune. — Si vous êtes beau, faites de belles choses. Si vous êtes difforme, que vos vertus suppléent aux défauts de la nature. — Soyez lents à vous décider, mais résolus dans l'exécution. »

Péripander (505 av. J. C.) : « La vraie félicité ne provient pas des biens du dehors, mais de la sagesse qui consiste dans la connaissance et la pratique de la vertu. »

Pythagore (586 av. J. C.) : « Enseignez l'amour de tous pour tous. »

Bouddha (600 av. J. C.) : « Si un homme me fait tort, je lui répondrai en l'enveloppant de mon amour ; plus il me viendra de mal de son côté, plus je lui enverrai de bien. — Quel homme ré-

« ponde à la colère par l'amour, au mal par le bien, à l'avarice par la libéralité, au mensonge par la vérité. La haine disparaît devant l'amour, c'est la loi éternelle. »

Lao-Tsé (600 av. J. C.) : « L'homme sage se venge des injures par des bienfaits. »

Cicéron (106 av. J. C.) affirmait que les hommes ont été créés pour s'entr'aider, pour aimer et être aimés, par ce seul motif qu'ils étaient des hommes.

Rig-Veda (1580 av. J. C.) avait dit : « Le mortel bienfaisant est plus grand que les potentats, dans le Ciel. »

Les maîtres qui précèdent confirment cet enseignement de la Bible que les actes d'amour et la pratique de la vertu (la pureté) constituent la religion. Je pourrais citer d'innombrables passages prouvant ce que j'ai dit plus haut, qu'indépendamment des Juifs, les autres nations ont reçu des vérités semblables. Aussi chacun de ces enseignements a-t-il le même droit à être appelé la parole de Dieu. Au lieu de continuer mes citations, je vous renverrai à un ouvrage intitulé « Anthologie sacrée », par Moncure Daniel Conway, publié en 1874 par Trübner. Cet ouvrage est sur les étagères de la Bibliothèque libre : on le trouve aussi à la Société littéraire et philosophique de Newcastle-on-Tyne. A l'aide du livre vous pourrez vérifier amplement ce dont je vous ai entretenu.

Les vers dorés de Pythagore (traduits du Grec par Nicolas Rowe, et publiés par l'intermédiaire de « T. C. E. » dans le *Daily News*, dans le *Medium et Daybreak* du 18 mai 1882) contiennent la peinture d'une vie vraiment chrétienne, écrite environ 600 ans avant J. C.

Lorsque nous voyons que presque tous les sublimes enseignements de la Bible sont des redites, nous pouvons bien nous écrier avec Salomon : « Il n'y a rien de neuf sous le soleil. » Tout ce que nous pouvons faire, c'est de confesser, de répandre, de propager la vérité. Je pense avoir pleinement démontré que les maîtres du passé s'accordent sur ce point : l'amour, se manifestant par des actes et des effets, est une des conditions nécessaires pour produire la religion.

Nous allons essayer de faire voir la même chose pour le second point, la pureté qui vient ensuite, comme l'a dit saint Jacques. La pureté de la vie consiste à obéir aux lois et à satisfaire aux conditions qui produisent la santé du corps, la santé du cœur et celle de l'âme. Mais, pour atteindre ce but, la science est nécessaire

Jésus le fait entendre quand il dit : « Ce ne sont pas ceux qui disent : « Seigneur! Seigneur! mais ceux qui font la volonté de mon père. » Or tant que nous ignorons la volonté de Dieu, nous ne pouvons lui obéir.

Citons à présent quelques préceptes des autres maîtres en ce sens.

Solon (600 av. J. C.) : « En toute chose, qu'é la raison soit votre guide, il faut en tout considérer la fin. »

Platon (429 av. J. C.) : « La seule faculté dans la nature humaine qui rapproche de la bonté suprême est la raison. »

Confucius (500 av. J. C.) : « Quand nos ancêtres voulurent que la vertu fût aimée et se répandit dans l'empire, ils commencèrent par bien administrer leurs propres affaires, et pour cela ils commencèrent par bien diriger leurs familles. Pour bien diriger leurs familles, ils s'occupèrent de s'améliorer personnellement ; ils redressèrent leurs cœurs et s'occupèrent à être justes dans leurs pensées, ce qui les amena tout d'abord à étendre le plus possible leurs connaissances. L'extension des connaissances s'obtient par l'étude et l'examen des choses. Grâce à l'étude, leur savoir se compléta, leurs pensées devinrent justes ; leurs cœurs furent droits ; leurs personnes cultivées ; leurs familles bien dirigées ; leurs affaires bien administrées et alors, l'empire entier fut heureux et tranquille. Depuis l'empereur jusqu'à la masse du peuple, tous doivent considérer que la culture de la personne influe sur tout ce qui l'entoure. Ce n'est pas quand la racine est négligée que l'on peut bien conduire ce qui en sort. Il n'est jamais arrivé que ceux qui s'occupent légèrement d'affaires d'une grande importance aient soigné en même temps avec grandes précautions ce qui n'était que d'importance secondaire. »

Je ne crois pas que nous puissions avoir un meilleur exposé de ce qui est demandé dans la pratique de la vraie religion que l'extrait précédent des enseignements de Confucius. Ces enseignements sont d'accord avec ceux de Jésus et de saint Jacques. Pour pratiquer la vertu et la pureté, il faut que nous acquérions « une connaissance des choses », et que nous usions de la sagesse ou de la raison dans l'emploi de nos connaissances. Il est nécessaire de bien appliquer notre savoir à la fin souhaitée ; c'est cet emploi judicieux du savoir que nous appelons la sagesse. La sagesse est le guide qui éclaire l'amour sur la mission qui lui incombe d'accomplir de bonnes œuvres, des actes charitables, pour produire le bien. Nous

n'avons qu'à regarder vers le passé pour voir que les dévots religieux, remplis d'amour et d'enthousiasme, ont manqué leur but et sont arrivés à l'opposé de ce qu'ils avaient l'intention de faire. Il n'est même pas besoin de regarder en arrière, car, de nos jours encore, bien des esprits zélés et sérieux, travaillant avec amour dans le but de faire du bien à l'humanité, emploient une mauvaise méthode par défaut de savoir.

Le but de la religion est de faire le bonheur de l'humanité.

Pour arriver à cette fin, l'amour et la pureté sont les qualités que chaque individu devra posséder avant que la religion devienne universelle. On voit que la religion consiste simplement à agir toujours selon la justice ; qu'elle est le perfectionnement de l'homme ; à mesure que le temps marchera et que l'homme vivra de plus en plus en bonne harmonie avec l'homme son frère, la religion disparaîtra en tant que trait distinctif de la race humaine. Chaque acte accompli aura un double objectif, le bonheur des autres aussi bien que le bonheur personnel. On ne peut être parfaitement heureux lorsque d'autres souffrent. Les nations et les peuples cesseront d'être distincts, et la fusion des nationalités dans une communauté fraternelle d'où la guerre sera bannie, sera le résultat naturel du perfectionnement de l'homme. C'est ce que dit le poète :

« Les hommes, mes frères, sont des travailleurs préparant tous les jours une moisson nouvelle. Ce qu'ils ont fait n'est que le commencement de ce qu'ils feront. J'ai plongé dans l'avenir aussi loin qu'un œil humain pouvait regarder. J'ai eu la vision du monde et de toutes les merveilles futures. Les cieux étaient remplis du mouvement du commerce, d'une flotte dont les voiles magiques conduisaient à travers un crépuscule de pourpre de riches cargaisons. Puis j'ai entendu l'espace retentir de cris ; une rosée sinistre tombait des navires aériens des différentes nations qui s'abordaient au centre de l'azur : le souffle chaud du vent du midi s'élançait d'un bout à l'autre de l'univers, agitant les étendards des peuples plongés au sein de la tempête et du Tonnerre. Enfin les tambours de guerre cessèrent de battre, les pavillons de bataille furent déposés dans le parlement de l'humanité, fédération du Monde. » A présent nous bâtissons des maisons, nous les vendons pour devenir riches ; nous fournissons des denrées dans le même but. Notre religion consiste principalement dans le culte du Dimanche. Si nous étions un peuple bon et

religieux, les maisons ne devraient être bâties que pour loger leurs habitants de la manière la plus saine et la plus parfaite ; les marchandises devraient être fournies dans le but d'approvisionner ceux qui en ont besoin aux conditions les meilleures et les plus raisonnables. Tout ce qui empêche l'homme de satisfaire à ses besoins légitimes au prix le plus modéré, doit être mis de côté. Nous devons cesser, dans nos transactions d'affaires, d'obtenir du gain par la misère ou les privations des autres. Il faut éloigner tout ce qui produit le crime et le malheur.

Un politique agit suivant la religion, quand il poursuit le bien de l'homme son semblable. S'il cherche simplement à s'élever, à grandir sa position, il n'agit pas suivant la religion.

L'homme d'Etat, plus que l'homme d'Eglise, dispose de moyens puissants pour répandre le bien autour de lui. L'industrie et le commerce ont un but conforme ou contraire à la religion, suivant qu'ils s'occupent du bien de tous ou d'un intérêt purement personnel. Je crois que nous sommes loin encore d'être un peuple religieux. La forme est beaucoup trop notre idole ; nous visons trop au pouvoir, à de hautes situations. Quand nous travaillerons pour le bien-être de l'humanité, que nous nous oublierons nous-mêmes pour aimer chaque homme comme notre frère ; quand les détenteurs de la richesse emploieront cette richesse au profit des autres ; lorsque le canon cessera de tonner ; quand les habits rouges, les fusils, les mousquets ne seront plus qu'un souvenir des âges passés, alors poindra l'aurore de la religion naissante. Nos prisons n'auront plus de raison d'être ; nous n'aurons plus besoin de magistrats. Il n'y aura plus ni prêtres ni rois ; chaque homme connaîtra et pratiquera la justice. Alors, et pas avant, la religion sera accomplie, car nous serons les disciples de Bouddha, de Lao-Tsée, de Confucius, les disciples de Chrisna, de Zoroastre, les disciples du doux Nazaréen, non pas seulement des auditeurs, des croyants, mais des pratiquants travaillant au bonheur de tous. Alors le Christ régnera. Le Christ, l'Esprit de vérité qui a toujours parlé par les grands maîtres de l'humanité, le Christ n'est pas l'un quelconque de ces maîtres ; il représente la lumière répandue dans les âges passés, par ce qu'il y a de grand et de bon dans le monde des Esprits, sur les purs et capables de ce monde qui l'ont communiquée à leur tour. Lorsque tous les hommes seront capables de recevoir cette puissante rosée, alors le Christ régnera. Nous ne voulons ni catholiques, ni protestants, ni spiritualistes, ni secte, ni

croyance, ni distinctions de race et de peuple. Nous voulons l'homme parfait.

Le Bouddhisme, le Brahmanisme, le Christianisme et toutes les grandes croyances des âges passés ont aidé à faire avancer le char du progrès humain, à rendre les hommes plus purs et meilleurs ; leurs imperfections même ont profité au monde, malgré les hontes et les maux qu'elles ont entraînés avec elles. Le spectacle de ces malheurs et de ces misères a enseigné à l'homme des moyens plus nobles et plus efficaces pour écarter bien des souffrances pareilles de l'avenir. Mais ces grandes croyances sont usées, lourdes, impuissantes actuellement ; elles doivent mourir naturellement de vieillesse. Leurs belles vérités croîtront de nouveau dans une gloire et une beauté plus replendissantes. Le spiritisme viendra cueillir les fleurs superbes qu'ont produites ces grandes vieilles croyances, il les mettra bien en vue pour attirer à lui les peuples de l'univers. Avec sa lumière, agrandie encore par la science, il sera le grand levier qui relèvera l'humanité. Le spiritualisme, dans l'avenir, doit conduire le char du progrès. Il a frappé aux portes du monde des esprits et les barrières seront ouvertes devant lui ; un tel flot de lumière en a jailli que nous avons pu entrevoir un reflet de cette terre glorieuse, et ses habitants et leurs merveilleuses occupations. Nos morts aimés sont revenus à nous ; ils nous ont donné des preuves de leur présence ; il nous ont convaincus de la continuité de la vie après ce qu'on appelle la mort. Le progrès éternel de l'âme humaine nous a été révélé ; cette lumière va éclairer l'humanité jusqu'à ce que des révélations de plus en plus hautes nous soient faites.

Grâce à cette lumière, le spiritisme mettra la réalité en face de l'homme avec tant de force et de vie qu'il sera contraint de proclamer l'existence d'une sagesse suprême dirigeant toute chose.

La fin a été conçue dès le commencement

L'homme reconnaîtra son illustre parenté, son père et sa mère, Dieu ; son frère et sa sœur, l'homme-Dieu ; il se redressera dans la dignité de sa nature divine et, ayant vaincu toute chose, il ne fera plus *qu'un*, alors, avec son Père dans le Ciel.

Traduit du *The Newcastle Examiner*. — L. T.

PHÉNOMÉNALITÉ SPIRITE A CHAMPAGNOLE.

Messieurs : Je prends la liberté de vous écrire ces quelques lignes pour vous demander si vous connaissez, parmi les faits Spiritistes, ceux dont je vais vous parler :

Il y a un an, étant allée voir l'un de mes oncles, notaire, j'assistai, le soir, à une séance de Spiritisme: table tournante, portraits, écriture médianimique, tels furent les phénomènes obtenus par différentes personnes de la société. Je revins à Champagnole, émerveillée, et je racontai à quelques familles amies, ce que j'avais vu. Chacun proposa d'essayer le lendemain. Tout alla bien et quelques jours après, nous découvrîmes, parmi nous, un bon médium (une jeune fille de quinze ans), avec lequel nous avons obtenu de tout, anglais, espagnol, histoires, poésies, portraits, fleurs, etc.... cela dura pendant un an et, fatigués, peu à peu nous laissâmes nos expériences de côté.

Un jour, le médium vint chez moi et me dit : « Mlle Louise, j'ai fait un drôle de rêve ; j'ai vu votre magasin et vos chambres remplies d'Esprits, les uns debout, les autres assis ; sur votre fauteuil, près de votre lit, une vieille femme de nos voisines morte depuis un an ». Nous ne nous sommes pas trop préoccupées de ce rêve, et cependant, un mois après, ce phénomène se reproduisit dans toute la maison, c'est-à-dire que toutes les personnes qui s'étaient occupées de Spiritisme chez moi, en faisaient de semblables, et depuis ce jour (2 mois déjà), toutes les nuits nous faisons des rêves spiritistes. Ces rêves se réalisent ainsi que suit :

L'Esprit, notre guide, nous fait voir le bien, le mal, nos qualités, nos défauts, nous transporte, d'après ces qualités et ces défauts, dans un séjour plus ou moins beau ; quelquefois c'est ravissant. Nous faisons, en rêve, des excursions magnifiques pendant lesquelles nous cueillons des fleurs de toute beauté, qui ont un parfum délicieux ; quelques fleurs n'ont pas de parfum, mais elles sont belles ; nous entendons aussi le tonnerre, et les oiseaux chanter si fort, quelquefois, qu'ils nous réveillent. Bien des fois nous avons entendu des voix harmonieuses chanter comme on ne le peut sur la terre. Le matin, à notre réveil, il n'est pas rare que nous puissions répéter les refrains de ces chants, airs et paroles ; pour mon compte, cela m'est arrivé déjà deux fois.

Depuis que ces rêves existent, on peut dire que nous avons deux existences ; notre esprit est plus occupé la nuit que le jour, et nous distinguons parfaitement ce rêve des rêves ordinaires. Pour mon compte, je ne rêvais jamais, et voilà deux mois que cela m'arrive toutes les nuits ; notre esprit est dans un autre monde, réellement.

Il y a un an, Monsieur, j'étais athée ; aujourd'hui, je crois en Dieu et, grâce aux rêves, nous savons ce que voulaient les Esprits que notre médium vit chez moi, debout et assis ; ils demandaient de prier pour eux. Moi qui ne priais jamais, j'implore Dieu tous les jours.

Depuis ce temps je les vois de temps en temps, ces esprits, en rêve, et plus heureux, plus jeunes que lorsqu'ils ont quitté la terre, ce qui prouve que les prières pour les morts sont très efficaces et qu'on ne peut trop prier pour eux ; il ne faut pas les oublier.

Il ne me reste plus rien à vous dire, Messieurs, sinon que ces rêves ont lieu, ordinairement, sur le matin, ce que nous avons noté ; mon oncle m'a conseillé de vous faire part de ce nouveau genre de manifestations, en me disant, qu'il n'en avait pas encore été question dans la *Revue Spirite* qu'il reçoit depuis longtemps.

Mlle DUSSOULIER.

LA MÉDIUMNITÉ EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Poser cette question, c'est comme si l'on demandait : la Médiumnité peut-elle s'améliorer, et peut-elle être utile ?

Il ne viendra à l'idée d'aucun Spirite sérieux de contester ce fait que la Médiumnité peut s'améliorer, car chaque médium lui répondrait, qu'au début sa faculté ne fut pas ce qu'elle est aujourd'hui. Cette amélioration constitue un savoir, et le savoir, c'est la science.

La Médiumnité est-elle utile ? Cette question ne se discute pas ; ce qui est discutable, ce sont les moyens à prendre pour la rendre utile autant que possible, et ces moyens, il faut les chercher d'abord pour les connaître et ensuite les classer avec ordre.

Il faut aussi découvrir les moyens encore inconnus qui aideront à faire de la médiumnité une véritable science, puisque, jusqu'ici,

nous n'en avons que les rudiments, et que le phénomène reste incertain, soumis à des variations inattendues.

La connaissance exacte de l'obtention du phénomène exige une étude patiente et suivie ; devenue une certitude, cette connaissance sera celle de la science médianimique.

Si la médiumnité a ses principes et ses conséquences comme toutes les autres sciences, l'étude doit en être organisée pour lui faire produire des résultats efficaces ; le manque de résultats actuels a pour cause l'ignorance des principes ; selon mon avis, il faut toujours un professeur capable de démontrer aux élèves, à l'aide de l'expérience, sur quelle base repose la science qu'ils étudient. Nous l'avons dit, la Médiumnité est un fait d'ordre psychologique, important à connaître ; cette connaissance ne peut nous venir que d'un ensemble de médiums sérieux, et d'après les expériences faites avec leur aide pour avoir un contrôle sévère et un critérium certain,

Puisque les effets médianimiques se produisent par l'intervention d'un médium et d'un Esprit, les deux parties fournissent la somme de puissance nécessaire à la production de ces faits ; mais rien ne nous indique que cette puissance doive toujours être produite de la même manière, et que, dans certains cas, ce ne soit une seule des parties qui agisse par sa seule et propre puissance.

S'il en était ainsi, ce serait l'indication précise de plusieurs genres de Médiumnité, ou la *Médiumnité à plusieurs degrés*.

Nous distinguons deux genres de Médiumnité, l'*active* et la *passive*. Dans la *Médiumnité active*, le médium a, jusqu'à un certain degré, conscience de la force de ses facultés, il en est le maître, et il sait s'il peut ou ne peut pas faire telle ou telle chose. Telle était la Médiumnité de Jésus.

Dans la *Médiumnité absolument passive*, la puissance du médium dépend de l'assistance des Esprits et de leur puissance ; dans ce cas, le médium ne peut opérer qu'autant qu'il est suffisamment assisté, ce qui est le cas de presque tous les médiums actuels.

Espérons-le, la *Médiumnité active* s'accroîtra en puissance, si l'on s'y consacre avec volonté, avec persistance et intelligence, ces compléments de toute éducation pratique et sérieuse.

Th. GERMAIN.

Nota. Tout germe se développe, acquiert de la puissance. On porte en soi le germe de facultés différentes, et ces facultés, par leur application constante dans le champ de la mise en pratique,

augmentent leur portée dans tous les sens. Le magnétiseur devient plus hardi, plus clairvoyant, plus habile par la mise en œuvre de sa force fluidique ; avec l'aide des invisibles, il peut guérir d'une manière instantanée. Le Médium typtologue sait que sa faculté se développe, et toutes les médiumnités de même. Il faut acquérir la science de la médiumnité.

AMOUR DE LA FAMILLE CHEZ LES CHINOIS

Il y a quelques mois, M. Simon, ex-consul de France en Chine, fit des conférences à la Société scientifique du Spiritisme, sur la Chine, son gouvernement, ses coutumes, sa législation ; il put établir d'une manière pratique, à l'aide de faits, en diplomate qui a vécu pendant 15 ans au milieu d'un peuple de 500,000,000 d'habitants, que, en Chine, tout reposait, en tant qu'état social, sur le *culte des ancêtres*. — Une salle est consacrée, dans chaque maison, à ce culte, et le plus âgé de la maison, le doyen, y juge tout ce qui concerne la famille ; simples discussions, questions de mariage, tous les intérêts, toutes les fautes, y compris un crime par un membre de la famille, sont jugés en premier et en dernier ressort par cette assemblée souveraine, et l'Etat s'empare du criminel, lorsqu'elle l'a rayé de ses registres ; c'est une mort civile complète. Chaque enfant doit connaître la généalogie complète de sa famille qui est tenue religieusement et fidèlement. Selon les tendances, le caractère, la conformation de l'enfant, on décide dans la chambre des ancêtres qu'il est la réincarnation de tel aïeul, et l'enfant est respecté comme tel. C'est une coutume spirite.

— Sous la signature du colonel *Tcheng-Ki-Tong*, attaché militaire à l'ambassade de Chine à Paris, la *Revue des Deux-Mondes* publie un article d'actualité, intitulé : « La Chine et les Chinois », plein d'humour et de détails curieux qui viennent, en partie, corroborer ce que M. Simon nous avait décrit avec tant de sagacité, de jugement et d'éloquence.

L'étude de M. Tchen-Ki-Tong est divisée en cinq parties, qui traitent de la famille, de la religion et de la philosophie, du mariage, du divorce et de la femme. Il s'est proposé « de représenter la Chine telle qu'elle est, et de décrire les mœurs chinoises avec la connaissance qu'il en a, mais avec l'esprit et le goût européens ».

La famille est la base de la société et du gouvernement en Chine ;

aussi les vieux garçons et les vieilles filles y sont-ils regardés comme des phénomènes. On peut la considérer comme une société civile en participation, car elle vit en communauté d'habitation et de biens, n'ayant qu'une bourse, et soumise à l'autorité du membre le plus âgé, qui signe tous les actes en son nom. Chaque famille a ses statuts qui règlent non seulement les conditions matérielles, mais encore les conditions morales de la vie commune, et édicte des peines contre ceux qui les enfreignent.

La famille étant la clef de voûte de l'édifice social, tout le système d'éducation en Chine vise à inspirer l'amour de cette famille, dont il espère maintenir le culte par cinq principes généraux : la fidélité au souverain, le grand-maître de la famille universelle ; le respect envers les parents ; l'union entre les époux ; l'accord entre les frères ; la constance dans les amitiés.

Le respect envers les parents est consacré par la loi, car ils bénéficient des services rendus par leurs enfants et des honneurs qui en sont la récompense. L'anoblissement pour actes méritoires se transmet non aux descendants comme en France, mais aux ascendants, qui reçoivent le même titre et sont élevés au même grade de dignité que leurs enfants honorés de cette faveur.

Le mariage est exclusivement considéré en Chine comme une institution de famille, et n'a d'autre but que l'accroissement de la famille ; aussi, malgré l'établissement du divorce, est-il en fait indissoluble. Les futurs, dont les parents ont arrangé le mariage entre eux, ne se voient que le jour de la noce devant une table chargée de fruits, de vins et de brûle-parfums. Les mariés se prosternent et remercient Dieu de les avoir créés, la terre de les avoir nourris, l'empereur de les avoir protégés, leurs parents de les avoir élevés, et ils sont unis en présence de leur famille et de leurs amis, sans aucune formalité civile, sans aucune cérémonie religieuse. Un orchestre seulement se fait entendre pendant la célébration de cet acte si simple et si important, et pendant le repas qui lui succède.

Durant toute la soirée, après le dîner, les portes de la maison restent ouvertes, et tous les voisins, même les passants, ont le droit d'entrer dans la demeure et d'y aller voir la mariée, qui se tient debout dans le salon, séparée du public par une table sur laquelle sont posés deux chandeliers allumés.

La fraternité et l'amitié entretiennent, comme le mariage, le culte

de la famille, et en Chine l'amitié est tout à fait pratique. Un chant antique en définit ainsi les devoirs :

Par le ciel et par la terre,
En présence de la lune et du soleil,
Par leur père et par leur mère,
A et B se sont juré une inébranlable amitié.

Et maintenant si A, monté sur un char,
Rencontre B coiffé d'un chapeau de paille grossière,
Il descendra de son char,
Pour marcher au-devant de B.

Qu'un autre jour, B voyageant sur un beau cheval,
Vienne à rencontrer A chargé d'un ballot de colporteur,
B descendra de cheval
Comme A était descendu de son char.

Tout le code de l'amitié est contenu en germe dans cette naïve chanson.

La religion des lettrés chinois n'est que la pratique des doctrines philosophiques de Confucius, dont le but est l'élévation de l'homme par le développement harmonieux de ses facultés de penser, de vouloir et de connaître, pour le faire monter jusqu'à « l'amour divin ».

EXCITATION CONTRE LES SPIRITES.

En Espagne, pays où le fanatisme religieux a souvent les coudees franches (comme en certaines contrées de la France), les prédicateurs ne se gênent point pour anathématiser les spirites. En voici la preuve tirée des journaux et revues espagnoles :

« A Petrel, village de la province d'Alicante, on avait envoyé le Père Cunill (catalan), qui était enchanté d'avoir reçu la mission de faire, à tort et à travers, une guerre nettement déclarée aux spirites de cette contrée ; il fit si bien à l'aide de sa parole et de ses incitations, qu'il exalta jusqu'au paroxysme l'esprit de ses auditeurs, et l'on entendit parmi eux, des voix s'écrier : « Mort aux spirites ! »

« Les spirites d'Alicante savent où se trouve la source de ces excitations, ne les craignent plus, et espèrent que ces sectaires imprudents, provoqueront d'autres scandales propres à mieux faire apprécier la grandeur de nos doctrines ; ils les remercient vi-

vement, ces bons pères, de donner de la publicité à notre philosophie en ne se servant plus de la conspiration du silence.

Intelligence des Fourmis

Un savant de premier ordre, anthropologiste, membre du bureau de la Société royale de Londres, l'auteur de plusieurs ouvrages renommés traduits en français, a fait des remarques qu'il est bon de noter et de signaler ; Sir John Lubbock, membre de la Société royale de Londres, qui a étudié avec tant de sagacité les fourmis sur lesquelles le dernier mot ne sera pas dit de longtemps, — on en connaît aujourd'hui plus de mille espèces, — s'est spécialement occupé de leurs fonctions sensorielles. En ce qui regarde la vue, il a reconnu qu'elles distinguent toutes les couleurs, parmi lesquels le vert et le jaune sont l'objet d'une préférence marquée. Les rayons ultra-rouges ne les affectent pas, mais elles sont très sensibles aux rayons ultra-violets.

Quant à l'ouïe, elles perçoivent, d'après M. Lubbock, des sons qui nous échappent entièrement. Pour l'odorat, il est très développé et leur permet de trouver leur nourriture et de se suivre les unes les autres. Comment se fait-il, d'après cela, qu'elles retrouvent difficilement leur route, ce qui est une constatation du même observateur ?

Sous le rapport de l'intelligence et de la moralité — car M. Lubbock les considère comme des *êtres moraux* — les fourmis sont, d'après lui, très supérieures aux abeilles ; il doute que celles-ci aient la moindre amitié les unes pour les autres, car elles ne se font aucun scrupule de se voler mutuellement. Laugstroth trouve même qu'il y a, chez les abeilles voleuses, « un air de friponnerie caractéristique ». Ce degré de perspicacité atteint, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

En somme, les remarques des Wallace, des Darwin, des Sir John Lubbock, nous prouvent que Dieu a donné aux petits l'intelligence, une dose de moralité, et que, en s'élevant sur l'échelle des êtres, ces petits peuvent acquérir toutes les qualités nécessaires pour en faire des consciences douées de jugement et de raison. Les spirites doivent signaler les travaux de tous les savants, puisqu'ils les aident à mieux concevoir la puissance et la justice distributive du Créateur de l'Univers.

A PROPOS DE STUART CUMBERLAND.

M. Joseph Reinach, dans un remarquable article de la *Revue politique et littéraire* (n° 19), raconte ce qui suit :

« Jeudi dernier, 7 mai, dans un salon de l'Hôtel Continental, M. Stuart Cumberland, dont les séances de — Perception de la pensée — occupent Paris depuis 15 jours, a proposé l'expérience suivante :

Une personne de l'assistance irait cacher une épingle dans le jardin des Tuileries ; M. Cumberland, les yeux bandés, et *n'étant rattaché à cette personne que par un simple fil*, se faisait fort de découvrir l'épingle, à condition que la personne en question *ne cessât de penser* à l'endroit où l'objet avait été caché.

L'expérience a été accomplie dans les conditions suivantes : Mme de P.... a remis une épingle d'or à M. Charles Garnier membre de l'Institut, qui est allé aussitôt, accompagné de MM. de S... et de P..., cacher l'épingle dans le jardin des Tuileries.

M. Garnier étant revenu à l'Hôtel Continental, on a bandé les yeux de M. Cumberland *qui a pris à la main un fil d'archal dont M. Garnier tenait l'autre bout*. M. Cumberland, pendant le cours de sa recherche, devait marcher à un ou deux pas EN AVANT de M. Garnier. Celui-ci *devait penser tout le temps* à l'endroit où il avait caché l'épingle et qui n'était connu que de lui et de MM. de S... et de P...

Une trentaine de personnes, dont M. Camescasse, préfet de police, de Parville, J. J. Weiss, J. Hébrard, Alfred Naquet, Campbell Clarke, et moi-même, suivirent de près MM. Cumberland et Garnier.

Après avoir traversé la rue Rivoli et descendu l'escalier des Tuileries, M. Cumberland, sans hésiter, se dirigea vers la droite, accélérant sa marche.

Ayant fait une trentaine de pas, il dit à M. Garnier : « Pensez, pensez », M. Garnier, *a reconnu après l'expérience*, qu'à ce moment même, il pensait avec moins de fixité à la cachette. — Puis, M. Cumberland, accélérant encore sa marche, est allé droit vers un des grands marronniers du jardin et a mis la main sur une partie du tronc située à environ 1 m. 50 du sol.

A cet endroit précis, dissimulée dans un petit trou, était piquée l'épingle d'or de Mme de P.

Cette expérience, tout à fait remarquable par les conditions où elle a été exécutée, sans contact physique, *est décisive*, en ce sens que toute idée de supercherie doit être exclue ; M. Garnier n'étant évidemment pas un compère.

M. de Parville, dans un remarquable feuilleton du *Journal des Débats* (8 mai) incline à croire que ces expériences se rattachent à *une variété particulière de l'hypnotisme.* — Tels sont les faits rapportés par M. Joseph Reinach.

Mais, alors, nous ne nous expliquons pas la lettre de M. Charles Garnier, lettre qui a fait le tour de la presse et par laquelle cet honorable membre de l'Institut — prouve, pour l'avoir expérimenté lui-même — qu'il n'y a dans le cas de M. Cumberland aucune suggestion de volonté étrangère, la prétendue perception de pensée dont on fait tant de bruit, n'est qu'un fait très simple dû à l'exquise sensibilité de tact de l'opérateur qui se laisse guider par les perceptions involontaires ou les vibrations indicatrices de la main placée dans la sienne.

D'autre part, M. Henri de Parville, qui, lui aussi, assistait à l'expérience du jardin des Tuileries, publiait dans le *Journal des Débats* du 14 mai la note suivante :

« Mon éminent confrère : M. J.-J. Weiss, veut bien me laisser le soin de décider s'il y a dans les expériences de M. Cumberland des phénomènes qui tombent dans le domaine de l'observation scientifique. Ces expériences n'ont rien à voir, comme le laisse très bien entendre M. Weiss, avec les phénomènes de suggestion dont j'ai parlé. — Il s'agit ici d'un fait d'un autre ordre qui n'en relève pas moins de la physiologie. — Ce sont de curieux exemples de perceptions transmises par des *mouvements* inconscients, des commencements d'actes. C'est Gratiolet, je crois, qui, le premier, a attiré sur eux l'attention et il les a désignés sous le nom de *mouvements symboliques.* »

« M. Cumberland est passé maître, tout simplement, dans l'art de traduire et de bien interpréter ces petits *mouvements indicateurs*, échos du travail cérébral. »

Ainsi, voilà une question qui paraît tranchée. « C'est donc bien par erreur qu'on a attribué ces faits à une suggestion mentale. » Du moins, tel est l'avis de M. le docteur Ch. Richet qui est une autorité en pareille matière ; cet avis, il l'a formulé à la Société de biologie, présidée par M. Franck, de l'Institut (séance du 24 mai dernier), et il a fait ressortir que le phénomène qui se passe dans

es circonstances, est dû aux *mouvements fibrillaires inconscients* que M. Chevreul a déjà signalés dans le temps dans des expériences analogues.

Mouvements symboliques, mouvements fibrillaires inconscients, vibrations musculaires indicatrices, peu importe; de par la science, il ne peut plus être question de suggestion de pensée ou d'injonction mentale; à vau-l'eau la théorie de la paralysie psychique dont il était question l'autre jour dans votre n° de la *Revue* du 1^{er} juin, — Cependant, cette *injonction type* expliquait bien des choses, en admettant au lieu de la parole l'action de LA PENSÉE.

Quoi qu'il en soit, il nous paraît inutile, pour le moment, d'entrer dans d'autres développements; prions seulement M. Joseph Reinach, qui maintient que l'expérience exécutée *sans contact physique* EST DÉCISIVE, de vouloir bien s'entendre avec MM. Charles Garnier (de l'Institut), H. de Parville, J.-J. Weiss et tant d'autres illustrations scientifiques et littéraires qui formulent nettement l'opinion que dans le cas de M. Cumberland, il n'y a que mouvements fibrillaires et vibrations inconscientes des muscles de la main.

X.

Obseques de M^{me} Drouet

Celle que nous pleurons était une vaillante. J'ai commencé à la connaître en exil.

Oh ! suivre hors du jour, suivre hors de la loi,
Hors du monde, au-delà de la dernière porte,
L'être mystérieux qu'un vent fatal emporte,
C'est beau. C'est beau de suivre un exilé !

Quand Victor Hugo, qui a écrit ces vers, a été chassé de France, elle l'a suivi à Bruxelles. Quand il a été chassé de Bruxelles, elle l'a suivi à Jersey. Quand il a été chassé de Jersey, elle l'a suivi à Guernesey. Elle n'est rentrée qu'avec lui. Elle ne l'a quitté que morte

La vaillance dont elle avait donné tant de preuves a eu une cruelle occasion de se manifester sous une autre forme. Une maladie terrible s'est mise à la ronger. Sa dernière année a été un martyre. Il fallait être de son intimité pour s'en apercevoir. Il fallait l'épier pour surprendre sur son visage une contraction qui aussitôt se changeait en sourire. A la voir toujours aussi accueillante,

toujours s'intéressant à tous et à tout, n'oubliant rien ni personne, nul ne se serait douté qu'elle était mourante, — et qu'elle le savait, car depuis longtemps elle n'avait plus d'illusion. C'est surtout là qu'elle a été admirable. Elle s'apprêtait à la mort *comme à un voyage*. Jusqu'à la dernière heure, elle a conservé sa force douce, ne songeant qu'aux autres, préoccupée de leur épargner un chagrin, même une fatigue, s'inquiétant pour eux de la distance qu'il y aurait de la maison au cimetière.

Je salue avec respect cette grande figure du dévouement absolu.

On ne perd pas une telle femme sans que le cœur saigne. Celui qu'elle n'a pas quitté vivante est durement frappé. Il se souviendra de ce qu'il a dit lui-même sur une autre tombe : « Le prodige de
« ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui
« partent ne s'éloignent point. Oh ! qui que vous soyez, qui avez
« vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas
« quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que
« jamais. L'être pleuré est disparu, non parti. Les morts sont les
« invisibles, mais ils ne sont pas les absents. »

Ces paroles de Victor Hugo, nous rappellent l'építaphe suivante, faite pour sa tombe, par Benjamin Franklin, et traduite en français, librement :

Ci-gît,
Nourriture pour les vers,
Le corps de
BENJAMIN FRANKLIN,
imprimeur,
Comme la couverture d'un vieux livre
Dont les feuillets sont déchirés,
Dont la reliure est usée.
Mais l'ouvrage ne sera pas perdu ;
Car il reparaitra, comme il le croit,
Dans une nouvelle édition,
Revue et corrigée
par l'AUTEUR.

M. GOURDON, ancien chef de groupe, spirite bien connu pour son grand cœur et son honnêteté, a créé, 10 Boulevard Soult, à la Porte St-Mandé, à proximité du Bois de Vincennes, une villa qui porte son nom, avec appartements confortables, pension de famille au mois et à l'année, pensionnat et table d'hôte.

M. Gourdon a un jardin, salon de réunion et de lecture à des *prix très modérés*. Nos F. E. C. qui cherchent le grand air et la paix, dans une maison desservie par le chemin de fer de Vincennes et deux tramways qui abordent au Louvre, feront bien de visiter la villa Gourdon qui offre tant de facilité et de confort — (voitures de place et de remise à volonté.

NÉCROLOGIE

PAR ERREUR, notre imprimeur n'a point inséré un article, dans lequel nous annoncions la mort de Rénée, la fille bien-aimée de M. Davin, publiciste à Oran ; que notre ami et frère nous pardonne cet oubli, il sait combien nous l'aimons, combien nous prenons part aux peines de spirites aussi dévoués que M. et M^{me} Davin. — Le n^o prochain, relatara les incidents du voyage que M. et M^{me} Davin ont fait à Rians-Tarn, et les bons résultats que ces spirites si pratiques y ont obtenus.

A Herstal est décédée, le 3 juin 1884, M^{me} JEAN CLOSSET, âgée de 42 ans, spirite dévouée, qui appartenait à l'Union spiritualiste de Liège. Son enterrement a été spirite, avec le seul concours de ses F. E. C. M. O. Henrion a fait une allocution pleine de cœur.

M, BIANCOTTO (Piétro), à Gréarque, nous annonce la mort de son jeune enfant, âgé de 5 mois, nommé Fourier-Godin Biancotto.

Le mois prochain, nous parlerons de l'enterrement de notre ami E. Penable, décédé à New-York.

Errata. — Dans notre réponse à « Beaucoup de lumière », lire f^o 23, 1^{re} ligne : *notaire* et non donataire ; f^o 25, lire, 18^e ligne, 1883 au lieu de 1884.

Nous annonçons *l'Antimiracle*, rédacteur en chef le zouave JACOB, journal bi-mensuel, 6 fr. par an. Administration, 55, avenue Saint-Ouen, à Paris.

Nous souhaitons la bienvenue à ce journal.

SOUVENIRS D'UN MAGNÉTISEUR, par R. Comte de Maricourt, vient de paraître, 3 fr. 50 ; le mois prochain, nous ferons le compte rendu de ce volume bien écrit, bien pensé.

Le Gérant : H. JOLY.